

Une *femme* regarde au loin

Chaque fois qu'il m'arrive de douter de la poésie, voilà qu'un livre me redonne le goût du poème : le dernier de Danielle Fournier en est un éblouissant exemple. Cette voix venue du Québec (d'où nous arrivent tant de poètes – et si peu de poèmes) nous arrache soudain de « l'ennuyance rivée à la chair », comme elle l'écrit si bellement. Comment donner en mille signes le goût et l'envie d'y aller voir, de se plonger dans une parole qui elle-même se jette à corps perdu du haut d'une falaise de silence dans les bouillonnants remous de l'écriture ? Il faudrait donner à sentir ce voyage dans le temps décalé : tour à tour *hier*, *maintenant* et *désormais* qui scandent implicitement les trois parties du livre. Il faudrait se pencher à la fenêtre de ces textes qui ne donnent à voir qu'une partie du paysage (souvent désolé désolant), mais qui laissent imaginer bien d'autres horizons autrement plus vivables, comme situés hors champ (« hors chant »). Il faudrait analyser cet étrange rapport entre ce *je* d'une femme qui contient un *nous* de toute femme (et non de toutes « les » femmes). Il faudrait donner à entendre enfin la beauté de cette langue (je songe à Pessoa) quand elle fait mine de se livrer simplement :

je ne raconte mes journées à personne. Je n'ouvre pas mon cœur. Je prends un livre et fais semblant de lire. Je crains le froid ; le mot ombre passe par la lumière et disparaît sur la page. Je me dirige vers des lieux sordides

les mots brûlent tard au printemps et tous les matins je me demande ce que je ferai

Marc Delouze